

Ironie : Les Inactuels

Interrogation Critique et Ludique n°222 – Avril/Mai/Juin 2024

<http://ironie.free.fr> – ISSN 1285-8544

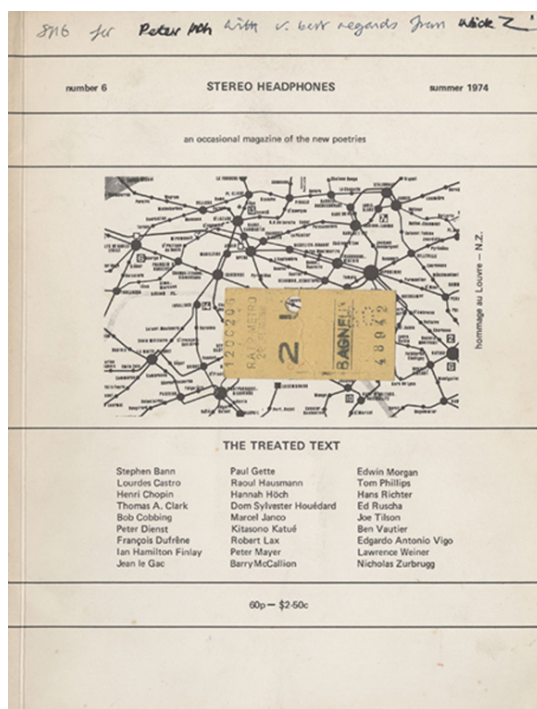
IRONIE : 51, rue Boussingault - 75013 Paris

Blog Ironie : <http://interrogationcritiqueludique.blogspot.com>

JOURNAL INTIME INTIME INTIME

Cette œuvre « englobante » inédite date de 1952

François Dufresne alors âgé de 22 ans reprend à son propre compte en les assumant pleinement des éléments de l'*Anthologie du journal intime* de Maurice Chapelan et du *Journal intime* de Kafka



PAPIER DE GARDE

ou

LISEUSE-CROCODILE

Cent cinquante ans ! Prématurée disparition ! Oui, disparition, d'autant qu'inaperçue, du *Journal Intime*. Qu'on se le dise ! Vraiment, il sera intimé devant le Justice de la Postérité, il'enfant d'anarchiste à la solde, qui conçut d'attenter à ses beaux crépuscules.

Encore qu'il n'aura pu réduire à pierre tombale et à feu follet, ce qui infusément chatoie d'une vie intérieure, au creuset dans pareil d'un Cœur d'Homme ; ni ce qui, depuis là, se hausse au four banal universel, alimenté d'algèbre intense, ou chacun vient porter l'humilité d'un seigle, seigle à lever sur le terreau des Remembrances ; ni ce quoi, sous enveloppe, le quotidien recèle d'unique – la livraison d'une Ame – ce qui transpire en filigrane le sang du Pote.

Toujours anxieux au moment de rédiger.

Cela est incompréhensible. Chaque mot devient un dard retourner contre celui qui parle.

Suis-je encore capable de tenir une sorte de sournal intime ?

Un homme qui ne tient pas de journal intime se trouve en fausse position par rapport au journal d'un autre.

(En tout cas il sera autre ce Journal. Ce n'est pas même une tâche, pas même un tâche impossible, ce n'est pas même une impossibilité, ce n'est pas même l'espoir d'une femme stérile...)

Quand par exemple, il lit dans le journal de Goethe : « II janvier 1797. Passé toute la journée à la maison à prendre diverses dispositions », il lui semble à lui-même n'avoir jamais fait si peu de choses de la journée.

*

Je ne crois pas qu'il y ait des êtres dont l'état intérieur soit semblable au mien – Quelle vie que la mienne !

Cette nuit, je retourne dans ma tête le *cogito, ergo sum* de Descartes.

*

La haine et la jalousie contre ses semblables sont des sentiments très pénibles.

Je ne suis plus bon, les hommes m'irritent. J'éprouve un grand mécontentement de moi-même et du monde entier. La base de cet ennui est que je suis dégoûté des plaisirs des autres.

*

21 septembre 1952

J'ai pensé en m'éveillant que ce Jour était celui de ma naissance.

*

C'est un état assez heureux que celui qu'on goûte en voyageant à son aise. Je n'ai ressenti dans tout le voyage de Paris à Périgueux aucune de ses impressions de malaise nerveux, d'inquiétude et de vide, dont je suis assez habituellement fatigué dans ma vie ordinaire et quel que soit le genre de cette vie.

*

Effondrement, impossibilité de dormir, impossibilité de veiller, impossibilité de supporter la vie ou plus exactement la continuité de la vie. Les montres, ne concordent pas, la montre intérieure court d'une manière diabolique, démoniaque, en tout cas inhumaine, l'extérieure poursuit d'une manière saccadée sa marche ordinaire.

Nuit d'insomnie. Déjà la troisième début d'une série.

*

Malgré ma position, la nuit a été mauvaise. Un moment j'ai cru étouffer, ne pouvant plus respirer.

Insomnie presque totale...

Une faiblesse, un manque précis, mais trop difficile à décrire, c'est un mélange d'anxiété, de réserve de bavardage, de tiédeur. Je voudrais par là circonscrire quelque chose de déterminé. Cette faiblesse me retient autant de la folie que de tout essor.

*

Misère sur misère, gros accès de toux. Je dors, je m'éveille, je me rendors, je me réveille, misérable vie.

*

Je me lève plus tard, je ne fais point ma barbe et je ne sors point, je fais faire du feu. J'essaye d'arrêter mon rhume à ses débuts.

*

J'ai pris un rhume qui me met dans un état pénible et augmente mon état de méfiance de moi-même.

*

J'ai des sens extrêmement variables dans leur activité ou leur susceptibilité aux impressions. Il y a des jours, par exemple, où les moindres odeurs m'affectent, d'autres (et ce sont les plus nombreux) où je ne sens rien.

*

En m'éveillant, avant mon heure ordinaire, je me suis trouvé dispos serein, et modifié plus heureusement que je ne l'avais été depuis longtemps.

*

Tant que je ne prends aucune part active aux discussions je n'y mets pas cet intérêt suivi et animé qu'exigerait l'importance des fonctions dont je suis chargé. Je me relâche des devoirs rigoureux. Je me laisse aller aux distractions à la paresse d'esprit qui me gagne chaque jour et je vis à peu près comme un homme qui n'a rien à faire.

C'est ce sentiment d'effort permanent, cette étrangeté des personnes et des choses, cette crainte de ne jamais être assez haut pour m'égaler aux autres, cette méfiance continuelle d'être au-dessous des devoirs de ma position dans le monde, qui m'a tourmenté constamment pendant plusieurs mois et réellement dégradé mon caractère et mes habitudes.

*

Je reste chez moi, je ne fais point ma barbe, tantôt un petit rhume commençant à me donner le prétexte de ne pas bouger.

Je voudrais me rappeler si Virgile dans cette description de la tempête fait tourner le ciel sur la tête des matelots. Il y a des moments où je ne puis me rappeler les noms qui me sont les plus familiers. Je reste court en parlant ou même en écrivant. Il y aurait un régime à suivre, ou une sorte d'hygiène à observer pour remédier à ces anomalies ou les rendre moins fréquentes.

*

J'ai passé cette journée solitaire. J'ai éprouvé ce soir, dans une promenade faite par le plus beau temps, quelques éclairs momentanés de cette jouissance ineffable que j'ai goûtée dans d'autres temps et à pareille saison.

Le résultat de mes journées est toujours le même – un désir infini de ce qu'on n'obtient jamais, un vide qu'on ne peut combler, une extrême démangeaison de produire toutes les manières, de lutter le plus possible contre le temps qui nous entraîne...

*

J'ai pris mon bain à six heures.

J'étais assez disposé à la réflexion. Il m'est venu quelques idées sur mes dispositions habituelles et particulièrement sur la préoccupation, défaut auquel je suis très sujet qui est en moi, pour ainsi dire constitutionnel, et qui est le plus grand obstacle à tous mes progrès intellectuels et moraux. Pour remédier à ce défaut, il faudrait commencer par guérir les nerfs.

*

Au point de vue humain, pas une lueur ne brille. Tristesse dans le présent, angoisse pour l'avenir.

*

Je suis conduit par mes méditations psychologiques du matin à me lever au dessus des phénomènes pour concevoir les causes.

*

Situation d'esprit fort triste aujourd'hui, ce sont les affaires publiques qui sont cause ; un autre jour ce sera pour un autre sujet. Ne faut-il pas toujours combattre une idée amère ?

Il y a une chose toute simple, c'est que pour faire quelque chose, il faut travailler, et travailler à tête reposée. Le matin me paraît propre à cela. Mais je ne puis résoudre cette question en sortant de table.

*

Air ennuyé des habitués campés devant le café ait bête de tout le monde. Mauvaise humeur importante de la servante.

Plus je vais, plus je m'aperçois que la seule chose essentielle pour les hommes, c'est de tuer le temps.

Oh ! les milieux intelligents, toutes ces femmes ces hommes aussi « qui s'intéressent à tout » connaissent les livres, les tableaux, la musique, s'arrangent et font partout de bonnes affaires intellectuelles en bourgeois avisés et prévoyants. Ces gens qui apprennent toutes les langues, font tous les voyages et resteront évidemment toujours des médiocres !... Et je ne pense pas à des nullités, mais à la moyenne des gens « très intelligents et très cultivés ».

Combien le pour et le contre se trouvent dans une même cervelle ?

Assis sur un banc, je me suis mis à jeter sur mon calepin, des réflexions analogues à celles que je trace ici.

*

L'aspect des marches mais impressionne temps aujourd'hui.

Rien, rien que fatigué.

*

Vague espérance, vague confiance.

*

Journée inutile. Somnolent, embarrassé.

Rien, ni au bureau, ni à la maison.

*

Rien, rien. Que de temps sacrifié à la publication de ce petit livre que de conscience en soi, nocive et ridicule, née de la lecture de vieilles choses en vue de leur publication.

*

Le journal Intime est un oreiller de paresse, il dispense de faire le tour des sujets, il s'arrange de toutes les redites. Il n'est utile à personne et celui-ci m'aura plutôt servi à esquiver la vie qu'à la pratiquer. Cette rêverie plus en main, a l'air d'une recherche de toi-même, tandis qu'elle est une fuite de toi-même. Elle abuse ton être véritable, elle trompe ta faim.

*

Rien ni au Bureau, ni à la Maison.

François Dufrêne

Publié dans *Stereo Headphones* n°6, été 1974, Kersey pp. 16-17 (en anglais)

Publié une première fois en français dans *Archi-Made*, textes réunis de François Dufrêne en 2005